

ECOLE DE GUERRE



PROMOTION *VERDUN*

2015 -2016

Wellington avant Wellington :
étude de l'art de la guerre
du général britannique de 1803 à 1814

Commandant Alexandra Gilhodes

Sous la direction de

Guillaume Lasconjarias

Chercheur au Collège de défense de l'OTAN à Rome
et Docteur en histoire

RESUME

Le duc de Wellington fascine. « Vainqueur du vainqueur du monde », autrement dit de l'Empereur Napoléon, il est décrit par les uns comme un des plus grands stratèges de l'Histoire et par les autres comme un général de peu de mérite, ne devant sa victoire décisive à Waterloo en 1815 qu'à l'arrivée de son allié, le général prussien Blücher. Pourtant, la bataille de Waterloo ne se comprend totalement qu'à l'aune de son expérience acquise aux Indes et dans la Péninsule ibérique. Il faut suivre son cheminement à travers ses campagnes, où victoires comme défaites lui ont enseigné un pragmatisme et une capacité d'adaptation hors du commun, en termes de tactique et de stratégie, mais également de renseignement, de logistique et de commandement. Homme d'intuition, son art de la guerre et sa compréhension des enjeux tout au long de sa carrière reflètent bien mieux son caractère exceptionnel que la seule bataille de Waterloo.

SUMMARY

The Duke of Wellington is fascinating. " The conqueror of the world's conqueror ", that is to say of Emperor Napoleon , is described by some as one of the greatest strategists throughout History and by others as a general of little merit, owing his decisive victory at Waterloo in 1815 to his ally, the Prussian general Blücher. Yet, the battle of Waterloo can only be fully understood if one analyzes Wellington's previous experiences in India and in the Iberian Peninsula. We have to follow his path through his campaigns, where victories and defeats brought him an unusual pragmatism and flexibility in terms of tactics and strategy of course, but also intelligence, logistics and command. Man of intuition, his art of war and his understanding of the military stakes throughout his career reflect better its uniqueness than the only battle of Waterloo.

Outre-manche, le duc de Wellington possède un statut de héros national. Son art de la guerre est étudié au travers de plus d'une centaine d'ouvrages, détaillant ses principales campagnes - Indes occidentales, Péninsule ibérique et Belgique avec Waterloo en point d'orgue. A contrario, en France, la figure du « Duc de fer » est particulièrement méconnue, son nom occulté même par celui-là même de cette fameuse dernière bataille, inscrite dans le marbre de l'Histoire. Pourtant, ironie du sort, Waterloo est loin d'être la plus belle victoire de Wellington. De plus, comme les commémorations de 2015 en Belgique l'ont prouvé, la légende du génie militaire de Napoléon éclipse encore celui de son vainqueur, hors des frontières britanniques.

Par ailleurs, la littérature scientifique française ne s'intéresse au duc de Wellington qu'à travers le prisme de la bataille de Waterloo, donc de la défaite de Napoléon. Elle se désintéresse presque totalement de la campagne des Indes - bien que celle-ci concerne également la France et ses comptoirs - car trop exotique et secondaire. Quant à la Péninsule, la campagne est analysée presque uniquement du point de vue français et rappelle une page bien sombre de l'Empire. Pourtant, la littérature anglo-saxonne, elle, l'a bien compris : sans les batailles d'Assaye (1803), de Salamanque (1812) ou de Vitoria (1813), il n'y aurait pas eu Waterloo (1815). Le but de ce mémoire est d'étudier l'art de la guerre de Wellington pour analyser comment sa carrière militaire le mène à cette bataille stratégique qui met un terme à l'Empire napoléonien.

Par l'analyse et le recoupement des études anglophones des campagnes précédant l'année 1815, il est possible de comprendre l'ascension du duc de Wellington, jusqu'à Waterloo, notamment au travers des trois aspects majeurs d'un chef de guerre : sa personnalité, son sens tactique et sa pensée stratégique. Néanmoins, pour comprendre la lente maturation des qualités du duc et de sa doctrine, l'exposition de l'art militaire de Wellington sera chronologique. Le sujet couvre la période 1803 à 1814 (autrement dit de la bataille d'Assaye en 1803 à celle de Toulouse en 1814), mais il sera cependant nécessaire d'étudier également brièvement la jeunesse et la formation initiale de ce grand chef militaire.

Entre légende dorée britannique et portrait au vitriol dressé par l'Empereur en exil¹, la trajectoire du duc de Wellington fascine, lui que peu de choses destinait à la renommée qui serait la sienne. N'ayant laissé dans l'histoire ni grande doctrine stratégique ni innovation tactique majeure, il incarne néanmoins le paradoxe d'une ascension prudente - où quelques fautes stratégiques et tactiques ont pu entraver à la marge certaines victoires -, mais menant à « l'apogée » qu'est la bataille de Waterloo. Comment le duc de Wellington a-t-il conçu son art militaire, au travers des campagnes des Indes et de

¹ « Wellington est un homme ordinaire. Il a été prudent et heureux, mais ce n'est pas un grand génie ». Citation de Napoléon Bonaparte, recueillie par son chirurgien O'Meara à Sainte-Hélène dans l'ouvrage *Napoléon dans l'exil, ou L'Echo de Ste Hélène* écrit en 1822.

la Péninsule ibérique, jusqu'à porter le coup fatal ce 18 juin 1815 ? Comment s'est-il adapté à ses différents adversaires mais également aux multiples contraintes rencontrées (gestion d'une coalition, manques de moyens, objectifs politiques ambigus, ...) ?

Pour répondre à ses questions, on peut scinder la construction de l'art de la guerre du duc de Wellington en trois périodes majeures. Ainsi, de 1803 à 1808, il met en place l'ensemble des fondements de son art militaire en tirant les enseignements de la campagne des Indes et d'une première campagne de libération du Portugal. De 1809 à 1812, il va ensuite lentement s'adapter au théâtre ibérique, alternant victoires et retraites, persévérant malgré le manque de moyens et d'effectifs. Enfin, en 1813 et 1814, son art de la guerre - synthèse des campagnes précédentes - lui permet de libérer l'Espagne et mener la guerre sur le sol français jusqu'à l'abdication de Napoléon. On peut ainsi analyser le parallèle entre le passage d'un théâtre périphérique à un théâtre principal et l'ascension d'un chef de second rang jusqu'au poste de commandant d'une coalition internationale.

Partie 1. Les années de formation de Wellington 1803-1808

1.1 Avant 1803

1.1.1 Une jeunesse peu prometteuse

Cadet d'une famille anglo-irlandaise, certes peu ancienne, mais assez aisée et appartenant à l'*Ascendance protestante*², Arthur Wellesley, duc de Wellington³ est né le 1^{er} mai⁴ 1769 à Dublin. Mais ce cadre familial ne se révèle pas un réel tremplin social. D'une part, en 1781 la mort de son père, le comte de Mornington, plonge la famille dans des difficultés financières. D'autre part, le jeune Wellesley montre peu de dispositions intellectuelles que ce soit dans ses études à Eton (1782-1784), école pourtant prestigieuse, ou à Bruxelles (1787). Il donne l'apparence d'un élève rêveur, paresseux et timide, se mêlant peu aux autres.⁵ Il étudie ensuite à l'école militaire d'Angers (1786) où il devient assez bon cavalier et où il apprend le français. Sa propre mère se rassure au vu des progrès réalisés par son fils à son retour de France, elle qui se plaignait « *[de ne pas savoir ce qu'elle pourrait faire] de son maladroitness de fils Arthur.* » Le duc de Wellington a reçu une éducation typique du gentleman anglais, mais rien dans sa jeunesse ne peut laisser présager l'œuvre qui allait être la sienne. On peut néanmoins voir percer certains traits de caractère qui le définissent souvent par la suite : réservé et fier, voir arrogant.

1.1.2 La campagne des Pays-Bas ou l'apprentissage par l'échec

Selon le principe de commission et de la vénalité des grades, son frère Richard lui achète ses grades et négocie certaines de ses affectations⁶, Arthur Wellesley va grimper lentement les échelons au sein de l'armée. « Rejeton d'une noble famille venu servir dans l'armée, plus pour en être l'ornement que pour s'y rendre utile », selon sa propre description⁷, Wellington fait ses premières armes aux Pays-Bas avec le 33^{ème} régiment d'infanterie, d'abord à Boxtel en septembre 1794 où il commande temporairement sa brigade, puis pendant l'hiver 1794-1795 lors de la défense de la Wall⁸.

² L'*Ascendance protestante (Protestant ascendancy)* désigne l'oligarchie anglo-irlandaise anglicane mise en place en Irlande par Oliver Cromwell et qui a exercé une suprématie foncière, politique, économique et religieuse sur ce pays pendant deux siècles.

³ Né Arthur Wesley, le futur duc de Wellington change son nom en Wellesley en 1798. Puis il obtient, entre autres, le titre de vicomte de Talavera et de Wellington en 1809, celui de comte et marquis de Wellington en 1812, avant d'être élevé au rang de duc en 1814. Pour faciliter la lecture, le nom de Wellesley sera employé jusqu'à l'année 1809, puis celui de Wellington.

⁴ Ou 30 avril, sa date de naissance n'étant pas connue avec précision.

⁵ KEEGAN J. (1987, réédité en 2013). *L'art du commandement*. Paris, éditions Perrin : collection tempus. 580 p. p. 173-174.

⁶ Son frère lui achète le grade d'enseigne au 73^{ème} régiment d'infanterie en mars 1787, puis au 76^{ème} régiment d'infanterie à compter d'octobre. Lieutenant en décembre de la même année, il est affecté au 41^{ème} régiment d'infanterie en janvier 1788, puis au 12^{ème} régiment de dragons légers en 1789. Promu capitaine, il est transféré au 58^{ème} régiment d'infanterie en janvier 1791 et au 18^{ème} régiment de dragons légers la même année. Enfin, il achète toujours grâce à son frère, les grades de commandant et de lieutenant-colonel au 33^{ème} régiment d'infanterie en 1793.

⁷ KEEGAN J. (1987, réédité en 2013). *L'art du commandement*. Paris, éditions Perrin : collection tempus. 580 p. p 172.

⁸ En 1793, lors de la deuxième coalition contre la France, le duc d'York est envoyé aux Pays-Bas à la tête d'un contingent allié destiné à l'invasion de la France. Le 33^{ème} régiment d'infanterie quitte Cork en septembre 1794 et rejoint le corps expéditionnaire lorsque celui-ci est déjà en déroute.

S'il ne démerite pas lors de cette campagne, couvrant la retraite des unités voisines face à la cavalerie française, l'opération est en revanche un fiasco total. Wellesley tire de nombreux enseignements de cette brève campagne. Il analyse tout d'abord la typographie de l'armée anglaise : des soldats disciplinés et confiants, qui sont parfaitement capables, avec un bon entraînement, de tenir la ligne face aux colonnes françaises. Les officiers en revanche lui apparaissent peu fiables, peu investis et ne sachant pas donner d'ordres clairs.⁹ Les états-majors sont mal organisés et peu efficaces. Du point de vue stratégique, il note également l'absence totale d'objectifs stratégiques et opérationnels communs pour la Coalition, chacun servant ses propres intérêts, mais également un renseignement et une logistique totalement inefficaces. « J'ai plus appris en voyant nos propres fautes et les défaites de notre système lors de la campagne de Hollande que nulle part ailleurs¹⁰ », analyse-t-il plus tard.

1.1.3 Dans le sillage de Richard Wellington aux Indes

En 1796, il est promu au rang de colonel à l'ancienneté. Sa carrière connaît alors un tournant majeur, lorsqu'il décide suivre son frère Richard, nommé gouverneur général aux Indes. Il s'agit d'une affectation risquée pour Wellesley, tant dans l'éloignement par rapport aux décideurs à Londres que dans les risques mêmes des opérations militaires. Il appréhende son séjour aux Indes en se documentant sur le théâtre avant son arrivée¹¹ (notamment en ce qui concerne les dynamiques des politiques indigènes et les méthodes de guerre « *bargi-giri*¹² »). Pourtant, ce principe, qu'il appliquera aux autres théâtres d'opérations, se retourne contre lui dans le cas présent : il se crée une vision dépassée et simpliste de la situation militaire adverse, sous-estimant gravement le potentiel des troupes indigènes, surtout marathes.¹³

Lorsqu'en 1798 la 4^{ème} guerre anglo-mysore se déclenche, Wellesley fait preuve d'un sens tactique tout à fait honorable à la bataille de Mallavelly¹⁴ en mars 1799, obligeant l'infanterie du sultan Tipu Saib à faire retraite ; pour autant, il ne brille pas encore par son sang-froid exemplaire. Ainsi, lors du siège de Seringapatam, il perd ses moyens et s'enfuit lors d'un assaut contre un village voisin qu'il n'avait pas reconnu auparavant et qui s'avère plus solidement fortifié qu'il ne le pensait. Si cela ne brise pas sa carrière – certainement pour ne pas s'attirer les foudres du gouverneur général -, se dessine en revanche chez Wellesley la volonté de se racheter en obtenant de grandes victoires aux

⁹ Cela est dû notamment aux principes des brevets militaires véniaux, dont Wellesley lui-même a bénéficié au début de sa carrière.

¹⁰ EARL OF ELLESMORE. (1963) *Personnal reminiscences of the Duke of Wellington*. p.161.

¹¹ Il lit notamment *A Voyage to the East Indies* de John Henry Grose datant de 1766, *A Sketch of the War with Tipu Sultan* de Robert Mackenzie de 1792 et *A Narrative of the Campaign in India which Terminated the War with Tipu Sultan in 1792* de Alexander Dirom datant de 1793. Le premier offre une vision politique du sous-continent très clairement dépassée et les deux autres sont des mémoires militaires.

¹² Forme de guerre utilisée au XVII^{ème} siècle par les Marathes contre l'empire moghol, fondée sur l'utilisation massive de la cavalerie, notamment les *pindaris*, nombreux mais peu entraînés, qui attaquaient les lignes de communication ou les unités d'infanterie isolées. Elle permet de harceler l'ennemi sans se laisser fixer.

¹³ DAVIES H. J. (2011) *The Sepoy-general's Inspiration: Wellington's importation of Imperial Military innovation to European welfare*. King's College. London.

¹⁴ Il commande alors, outre le 33^{ème} régiment d'infanterie, l'armée du Nizam d'Hyderabad.

Indes¹⁵. De plus ayant vu les pillages et les massacres après la prise de la forteresse indienne, il reste profondément marqué par la nécessité d'une discipline très stricte.

1.1.4 Naissance de la doctrine des opérations « Light and Quick » de Wellesley

Après ce siège, Wellesley est nommé gouverneur de Seringapatam et du Mysore, puis promu général de brigade en 1801. Il se montre particulièrement habile dans la gestion de cette région, s'appuyant sur des chefs locaux pour asseoir son autorité. Il prend le temps également de tirer des leçons de la guerre contre le Mysore et notamment de la logistique dans cette région, au vu des élongations et de la végétation difficile. Il conçoit alors un système fondé sur des opérations courtes et rapides, avec des troupes légères s'appuyant pour le ravitaillement sur un réseau de magasins, sur des ouvertures d'axes logistiques en forêt¹⁶ et sur des accords avec des chefs de guerre locaux pour éviter les menaces sur des lignes logistiques trop étendues. Il définit un concept de « light and quick operations¹⁷ », qu'il expérimente dès 1800 contre le brigand, auto-proclamé roi, Dhoondiah en 1800. Il s'agit d'une campagne courte et très mobile, sans logistique importante et dont le but est de forcer l'ennemi à engager le combat en le prenant par surprise. Wellesley conduit d'abord une guerre psychologique en coupant Dhoondiah de tous ses soutiens, puis mène des raids sur ses places fortes, l'obligeant à se retrancher en pays marathe. Ayant divisé ses troupes en quatre colonnes marchantes, Wellington localise son adversaire à Conaghul. Il lance alors une violente attaque contre lui et le défait. Si sa stratégie est payante contre Dhoondiah qui utilise une méthode semblable au « bargi-giri », l'inconvénient majeur est que cela le conforte dans une croyance erronée que les Marathes mènent toujours ce type de guerre de prédation.

1.2 Guerre contre les Marathes en 1803

1.2.1 Une mauvaise planification

La guerre contre les Marathes de 1803 représente à la fois une date charnière et un paradoxe. Une date charnière, car pour la première fois le futur duc de Wellington est en position de commandement autonome sur une campagne d'importance¹⁸. Un paradoxe, car il s'agit d'une série de victoires tactiques reposant sur des erreurs stratégiques. En effet, il va planifier cette campagne sur la vision dépassée qu'il a des Marathes et sur son succès précédent contre Dhoondiah. La réalité des troupes ennemies est toute autre qu'une armée centrée uniquement sur sa cavalerie. Les conquêtes territoriales que les Marathes ont réalisées ces dernières années les ont obligés à développer une infanterie pour tenir ces territoires et même à requérir l'aide d'officiers européens pour les entraîner et les

¹⁵ DAVIES H. J. (1981). *Wellington's wars: The Making of a Military Genius*. New Haven and London. Yale university press. 303 p. p 3.

¹⁶ Wellington fait ainsi ouvrir l'axe jusqu'à Mangalore, en coupant la végétation de chaque côté de la route sur environ 200 mètres pour se prémunir des embuscades.

¹⁷ DAVIES H. J. *The Sepoy-general's Inspiration: Wellington's importation of Imperial Military innovation to European welfare*. King's College. London.

¹⁸ Il a été promu général de division en 1802.

commander. Leur artillerie s'est également développée et n'est plus à négliger en 1803, ce qui signifie aussi en contrepartie que l'armée marathe a perdu en souplesse de déplacement et ne pratique donc plus de guerre « prédatrice ». Le système de renseignement de Wellesley est encore peu efficace à l'époque et il est même victime de campagne de désinformation de la part de ses ennemis¹⁹. De plus, dès les premières manœuvres, les troupes britanniques se trouvent confrontées à des attaques de cavalerie légère marathe sur leurs arrières, ce qui semble confirmer l'utilisation de méthodes « prédatrices ». Bien qu'il ait reçu quelques renseignements l'alertant de sa fausse conception de l'ennemi, Wellesley peut-être trop confiant, ne les prend pas au sérieux²⁰ et maintient son modèle de « *light and quick operations* ». ²¹

1.2.2 Les batailles d'Assaye et d'Argaum (1803)

Wellesley est confronté à la réalité de son ennemi dès le 23 septembre 1803, à la bataille d'Assaye, où le rapport de force lui est très défavorable²². Ayant divisé son armée pour mieux encercler l'ennemi, il découvre le campement de l'armée principale marathe entre deux rivières. Sans attendre que le corps commandé par le colonel Stevenson ne le rejoigne et bien qu'en infériorité numérique, il préfère bénéficier de l'effet de surprise et attaquer immédiatement. Il traverse à gué en débordant les Marathes par la gauche, mais ceux-ci réussissent à manœuvrer de façon ordonnée à 90 degrés pour faire face aux assaillants, signe d'une infanterie très bien entraînée, que couvre de surcroît une artillerie précise et puissante. Wellesley tient bon, s'empare des canons et réussit à percer l'infanterie ennemie qui se débande. La cavalerie marathe n'a eu pour sa part aucun rôle dans la bataille. Wellesley a perdu un tiers de ses troupes et lui-même a eu deux chevaux tués sous lui. Sa bravoure et sa détermination lui ont permis de remporter une bataille pourtant bien mal engagée.²³ Le 28 novembre 1803 à Argaum, il prend à nouveau la décision téméraire d'attaquer un ennemi bien supérieur en nombre, occupant des positions préparées à l'avance, alors qu'il ne reste que trois heures de jour. La progression inébranlable de son infanterie, soutenue au centre par l'artillerie et sur sa droite par une charge de cavalerie, met en déroute les Marathes. Il est à noter que c'est au cours de ces batailles que Wellington voit pour la première fois ses troupes utiliser par réflexe les contre-pentes pour se mettre à l'abri des tirs ennemis avant de charger à leur tour, tactique qu'il érigera par la suite en système.

¹⁹ Wellesley utilisait le réseau des hurkarras, qu'il payait largement pour obtenir du renseignement. Ces agents indigènes étaient peu fiables, ne transmettaient que les informations qu'ils voulaient et participaient à véhiculer les éléments de désinformation.

²⁰ Ainsi, John Collins un officier politique quelque peu excentrique qui avait séjourné au palais de Sindhia, l'avait-il mis en garde en vain : « *Je vous le dis, général, concernant leur cavalerie vous devrez les écraser où que vous les rencontrez, mais leur infanterie et leurs canons vont vous stupéfier.* »

²¹ On parlerait aujourd'hui de dissonance cognitive.

²² Les forces britanniques s'élèvent à 13 500 hommes, tandis que les Marathes représentent 50 000 hommes.

²³ « *S'il avait eu alors la connaissance qu'il allait obtenir plus tard de la discipline de l'infanterie de Sindhia et de l'efficacité de son artillerie, ou s'il avait fait suffisamment confiance aux renseignements que lui avait donné le colonel Collins, [il est douteux] qu'il se serait aventuré dans un tel mauvais pas.* » Blackiston (1840). *12 years Military Adventures in Three-Quarters of the Globe...* London : Henry Coulburn. p154.

1.2.3 Enseignement sur la campagne contre les Marathes

Même mal-adapté à la situation, le modèle de « light and quick operations » a permis en quatre mois d'amener les deux chefs marathes à négocier. Les objectifs stratégiques ont été atteints. Les Indes ont offert la possibilité à Wellesley d'expérimenter (parfois par l'échec dans certains domaines) et d'analyser des facteurs clés pour ses futures campagnes : des troupes disciplinées et parfaitement entraînées ; la nécessité d'un renseignement fiable avec un croisement constant des sources ; une diplomatie de chaque instant pour obtenir des alliés et les fidéliser ; des lignes de communications sécurisées en permanence. Les erreurs stratégiques et la trop grande confiance en lui de Wellesley ont été compensées par une tactique audacieuse et déterminée. Il faut également noter qu'au-delà de ses campagnes militaires, il a démontré d'excellentes qualités d'administrateur dans les zones pacifiées, en s'appuyant sur des indigènes de confiance et réformant les taxes et le système judiciaire. Son style de commandement autoritaire et très personnel est d'ores et déjà très marqué. En revanche, on peut percevoir d'ores et déjà les difficultés d'un commandant militaire dont la vision peut différer de celle du politique quant à la gestion d'une campagne. En effet, les deux frères Wellesley se sont opposés au sujet de la conduite à tenir vis-à-vis des Marathes, lors de la poursuite de Dhoondiah. Et la conclusion qui s'est imposée alors est celle-ci : lorsque les impératifs politiques s'opposent à la manœuvre militaire, c'est à cette dernière de s'adapter. Cette leçon est également un élément primordial des campagnes à venir.

Fatigué des Indes, Wellington démissionne de ses fonctions en juin 1804 et rentre en Angleterre avec son frère en mars 1805.

1.3 Des Indes à l'Espagne

1.3.1 Vie politique et conseiller militaire de Lord Castlereagh.

Les Indes ont permis à Wellington de se faire un nom, même s'il gardera le sobriquet de « Général des Cipayes » que lui attribue Napoléon Bonaparte. De 1805 à 1808, il est peu impliqué militairement - une expédition avortée en Allemagne en 1805 et une participation à la campagne du Danemark²⁴ en 1807 (seconde bataille de Copenhague et bataille de Køge). Il revient alors à la politique²⁵ : il est élu conservateur de Rye au parlement britannique en 1806, avant une autre élection en tant que membre du parlement de Newport et des nominations comme secrétaire général pour l'Irlande et « conseil privé du roi »²⁶. Pendant ces années transitoires entre l'Inde et la Péninsule, Wellesley, riche de son expérience militaire, de sa réputation en terme de planification et de son engagement politique, est très

²⁴ En juin 1807, Napoléon fait pression sur le Danemark pour participer au blocus contre l'Angleterre. Craignant que les Français ne s'emparent de la flotte danoise, les Britanniques montent une opération pour s'en saisir.

²⁵ Il avait déjà été élu député indépendant de Trim à la chambre des communes d'Irlande de 1790 à 1797.

²⁶ Il est amené dans le cadre de ses fonctions à défendre à plusieurs reprises la politique qu'a mené son frère Richard aux Indes.

souvent appelé comme conseiller militaire au gouvernement.²⁷ Il s'y distingue à maintes reprises pour ses idées claires et incisives ; il est notamment particulièrement estimé par le ministre de la guerre lui-même, Lord Castlereagh²⁸. Wellesley découvre que Londres se désintéresse de la situation des Indes, mais que Napoléon Bonaparte occupe tous les esprits. La stratégie indirecte est recherchée contre la France afin de l'empêcher d'utiliser des ressources ou des ports et flottes étrangers, que ce soit en Amérique du Sud, en mer du Nord ou en Méditerranée. Ces différents postes de conseiller militaire lui permettent de gagner encore en notoriété et en appuis au gouvernement, ce qui est décisif pour la suite de sa carrière. En juin 1808, il est choisi à ce titre pour participer à une expédition au Venezuela, mais au vu des événements dans la Péninsule ibérique de cette même année, c'est vers le Portugal qu'il fait alors voile.

1.3.2 Première campagne dans la Péninsule (1808)

La dernière étape de l'apprentissage du futur duc de Wellington est la première campagne dans la Péninsule ibérique en 1808. L'Angleterre décide de s'appuyer sur le Portugal et l'Espagne qui se sont soulevés contre la France²⁹ pour fragiliser Napoléon Bonaparte. Elevé au rang de général de corps d'armée le 25 avril 1808, Wellesley débarque à Mondego Bay à la tête de 15 000 hommes en août pour libérer Lisbonne aux mains des Français. Il n'a le commandement que temporairement, dans l'attente d'être relevé par quelqu'un de plus ancien, Sir Harry Burrard puis par Sir Hew Dalrymple. Les soucis s'accumulent entre difficulté à s'approvisionner correctement, le peu de renseignement fiable qu'il reçoit et la mésentente avec le général portugais Bernardino Freire qui ne veut pas se rallier aux objectifs militaires des Britanniques. Dès son arrivée, il est ainsi confronté aux trois problèmes majeurs qu'il va connaître pendant toute la campagne de la péninsule : approvisionnement, renseignement et coordination avec les alliés.

Wellington va néanmoins connaître deux victoires importantes sur cette courte campagne, celles de Roliça et celle de Vimeiro, respectivement les 17 et 21 août 1808. A Vimeiro notamment, il fait preuve de ce sang-froid qui lui avait manqué à Seringapatam. Apprenant que l'ennemi n'attaque pas selon l'axe prévu, il redéploie calmement ses troupes selon une ligne perpendiculaire au dispositif initial. Il fait avancer ses unités d'infanterie une à une et emploie l'artillerie pour briser l'attaque française. L'arrivée de son supérieur empêche Wellesley d'exploiter la victoire par une poursuite de cavalerie. Les Britanniques signent alors avec les Français la convention controversée de Cintra. Wellesley et ses

²⁷ DAVIES H. J. (1981). *Wellington's wars: The Making of a Military Genius*. New Haven and London. Yale university press.303 p. p. 84.

²⁸ Lord Castlereagh (1769-1822). Entré au parlement irlandais sous l'étiquette whig en 1790, il rejoint les tories en 1795. Entre autres postes politiques de premier ordre, il est nommé de 1807 à 1809 secrétaire d'Etat à la guerre et aux colonies et en 1812 secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères (à ce titre il participe en 1814 au Congrès de Vienne), poste qu'il occupe jusqu'en 1822.

²⁹ Afin d'imposer un blocus continental à l'Angleterre, Napoléon regroupe 100 000 hommes en Espagne en 1807 pour envahir le Portugal. En avril 1808, il dépose le roi d'Espagne au profit de son propre frère Joseph sur le trône, provoquant le soulèvement de la population madrilène contre les troupes françaises.

supérieurs sont alors rappelés en Angleterre pour se justifier de cette signature³⁰. Défendu par Lord Castlereagh, Wellington est lavé de tous soupçons. Le général Moore³¹ qui a pris le commandement des troupes alliées dans la Péninsule, est défait et tué à la bataille de la Corogne en janvier 1809. La première campagne pour créer une « plaie ouverte » dans le flanc de Napoléon se solde par un fiasco.

1.3.3 Une tactique adaptée aux troupes napoléoniennes

Wellesley a étudié à son retour des Indes la manœuvre et la tactique napoléonienne³² avec précision pour y répondre au mieux lorsqu'il serait dans la péninsule. La bataille de Vimeiro notamment lui a permis de valider sa « contre-tactique ». Celle-ci repose principalement sur la solidité de l'infanterie britannique face aux colonnes françaises. En effet pour Wellesley, la puissance des colonnes françaises provient de leur effet psychologique sur l'adversaire.³³ Une infanterie parfaitement disciplinée et drillée peut tenir face à elles. En s'appuyant sur les mouvements de terrain - particulièrement les lignes de crête – ou en se couchant dans l'herbe, on peut mettre à l'abri les troupes de ligne lorsqu'elles sont sous le feu de l'artillerie. Avec un dispositif en arc de cercle et avec des lignes très étendues sur trois rangs, on peut également concentrer un feu roulant sur la colonne qui attaque. Pour se garder des attaques de cavalerie, Wellesley privilégie la formation en carré, particulièrement redoutée de la cavalerie française. De plus, il prend dorénavant la précaution d'avoir en permanence une réserve pour pouvoir combler les brèches de son dispositif.

Wellesley se montre plus circonspect vis-à-vis de l'utilisation de sa cavalerie, car les charges à cheval sont difficiles à gérer, la cavalerie anglaise ayant tendance à charger trop vite et à mettre du temps à se reformer après une attaque. Quant à l'artillerie, elle sert de complément, étant en nombre trop insuffisante et de faible portée. Elle est répartie le long des lignes d'infanterie. Dès lors, Wellesley va réfléchir à la complémentarité entre les différentes armes pour en tirer un meilleur profit.

Son type de commandement au feu est également à noter et est partie prenante de sa tactique : il décide de tout et change constamment de position sur le champ de bataille pour être toujours au plus près des événements afin de pouvoir faire manœuvrer le plus précisément possibles les unités. Enfin, le but de la tactique de Wellesley reste classique, rompre les lignes ennemies ou les prendre à revers. Se

³⁰ Cette convention stipule que les Anglais autorisent les Français à évacuer le Portugal et rapatrient eux-mêmes les troupes ennemies et leur matériel et butin en France.

³¹ Sir John Moore (1761-1809). « Père de l'infanterie britannique », dont il a réformé en 1803 le système de formation pour créer notamment des régiments permanents d'infanterie légère. Wellesley en bénéficie pour la campagne péninsulaire.

³² La disposition des troupes de Napoléon pourrait être résumée ainsi : une ligne de tirailleurs répartie sur la longueur du front et des colonnes s'avancant sur plusieurs points et utilisant le choc (les tirailleurs représentant 20% de l'artillerie, les colonnes 80%) ; l'artillerie répartie entre lourde soutenant les tirailleurs et légère avançant avec les colonnes ; la cavalerie lourde pour les charges dans la bataille, la légère pour les missions de reconnaissance et de surveillance, les dragons prenant part à l'une ou l'autre des deux autres composantes.

³³ Wellesley, avant d'embarquer pour la Péninsule en 1808, affirmait à propos des troupes françaises: « Ils peuvent m'écraser mais je ne pense pas qu'ils se montreront plus habiles que moi. D'abord parce que je ne suis pas effrayé par eux comme tout le monde semble l'être ; et ensuite, parce que si ce que j'ai entendu de leur système de manœuvre est vrai, je pense qu'il est mauvais contre des troupes solides. Je suspecte que toutes les armées continentales étaient plus qu'à moitié battues avant que la bataille n'ait commencé. » CROKER J., *The Croker papers*, 1884, volume 1, P.13.

confirme ici le fait que loin de choisir sa tactique *ad hoc*, le futur duc de Wellington cherche constamment à s'adapter à celle de son adversaire.

La première partie de carrière du duc de Wellington s'est construite sans fulgurance, mais on peut y trouver les prémisses de beaucoup d'éléments stratégiques et tactiques qui feront sa force dans la Péninsule et à Waterloo. Le fiasco de cette première campagne en Péninsule ibérique ne décourage pas Wellesley. Il rédige pour Lord Castlereagh un mémorandum sur la possibilité de se servir de Lisbonne comme tête de pont, puis d'opérer avec 30 000 hommes en sécurité à l'intérieur de la ceinture montagneuse du Portugal, afin de reprendre l'opération précédente. Réussissant à convaincre le ministre de la guerre, Wellesley est nommé commandant en chef des troupes britanniques au Portugal, ce qui marque le début d'une campagne longue et difficile mais néanmoins décisive.

Partie 2. La Péninsule – à la recherche d'une stratégie 1809 – 1812

2.1 Des tâtonnements initiaux - 1809

2.1.1 Un lien complexe avec les politiques

Lorsque Wellesley débarque pour la seconde fois au Portugal en avril 1809, il est confronté à deux objectifs stratégiques contradictoires : d'une part, la préservation des troupes britanniques qui lui sont confiées, de l'autre la mission de mener une campagne plus qu'hasardeuse contre les Français pour libérer le Portugal. A cette difficulté s'ajoutent des moyens financiers souvent inadaptés et un mauvais approvisionnement des troupes au Portugal. Ce sont des soucis récurrents, créant de multiples conflits entre Wellesley et le gouvernement britannique. Dès lors, la seule possibilité stratégique qui s'offre au commandant des troupes britanniques et portugaises est de se lancer dans une longue guerre d'attrition à partir de la base établie à l'embouchure du Tage. De nombreux historiens donneront au duc de Wellington la réputation de ne se distinguer que dans des guerres défensives. La réalité est certainement tout autre, il s'agit plus d'une nécessité imposée par le politique que d'un choix. La contrepartie de cette stratégie est une inscription dans le temps long de la campagne de la Péninsule, ce qui augmente encore les tensions avec Londres qui souhaite des victoires rapides, au vu des tensions politiques qui secouent la capitale, mais également avec les Alliés.

2.1.2 Adaptations tactiques majeures : le système divisionnaire et le renseignement

Wellesley est nommé maréchal général de l'armée portugaise et commandant en chef des forces portugaises dès son arrivée. Il prend alors le commandement unifié des troupes britanniques et

portugaises et en profite pour réorganiser son armée au vu des atermoiements du gouvernement à lui fournir un soutien logistique correct et des finances. Il prend exemple sur le modèle français divisionnaire et scinde pour la première fois son infanterie en divisions autonomes. Il crée ainsi quatre divisions à deux ou trois brigades, chaque brigade comportant une compagnie de fusiliers. On compte alors 3 à 4000 hommes par division à leur création, 6000 lorsqu'il incorpore les Portugais au sein de ses brigades en 1810. En 1811, Wellesley bénéficie de quatre divisions supplémentaires et crée deux divisions de cavalerie. L'organisation des états-majors (qui ne doivent rendre compte qu'à Wellesley et non aux chefs de départements à Londres) et des unités est bâtie sur un modèle unique, ce qui assure une meilleure manœuvrabilité et une diffusion du renseignement et des ordres plus efficaces.

Les techniques de renseignement enfin sont également développées, que ce soit en termes de collecte (avec des sources multiples telles que reconnaissances d'officiers à cheval, guérilla, population locale, correspondants³⁴, déserteurs, journaux et surtout Wellesley lui-même), en termes de processus (croisement des sources, cryptographie, ...) et exploitation (vitesse de diffusion du renseignement).

2.1.3 Des victoires tactiques non exploitées : Porto et Talavera (1809)

L'organisation de l'armée de Wellesley et sa tactique sont payantes dans un premier temps ; il défait le maréchal Soult à Porto le 12 mai 1809. Puis il franchit la frontière et, de concert avec le général espagnol Cuesta, il marche vers l'Est³⁵. Les 27 et 28 juillet 1809, Wellington est attaqué au nord de Talavera par les troupes du roi Joseph. Les lignes portugaises et britanniques résistent tout au long de la bataille au prix de lourdes pertes, obligeant les Français à quitter le champ de bataille. Malgré la défaite française, le maréchal Soult menace les lignes de communication de Wellesley et ce dernier est contraint de retourner les sécuriser, notamment le pont enjambant le Tage à Almaraz.

Si les quelques batailles qui parsèment l'année 1809 sont des victoires pour Wellesley, le manque de moyens logistiques, l'absence de fiabilité des troupes espagnoles³⁶ et la crainte de renforts français menés potentiellement par Napoléon l'empêche d'exploiter ses victoires. Il prend alors la décision de retourner au Portugal.³⁷

2.2 Guerre défensive au Portugal 1810 – 1812

2.2.1 Stratégie défensive centrée sur Lisbonne

Durant les derniers mois de l'année 1809, tandis que les Espagnols sont battus à Ocaña et à Alba de Tormes, celui que nous appellerons dorénavant Wellington décide de bâtir en secret un système

³⁴ Les correspondants sont des espions civils, espagnols, portugais voire royalistes français, entraînés à collecter du renseignement par patriotisme et/ou par appât du gain.

³⁵ Dans les faits, Wellington est contraint, avant de franchir la frontière, de faire une pause opérative pour attendre l'arrivée de moyens financiers promis par l'Angleterre.

³⁶ Wellesley envisage de reprendre la campagne avec les Espagnols après avoir sécurisé ses lignes, mais il apprend que les blessés qu'il leur avait confiés, ont été abandonnés aux mains des Français et le général Cuesta refuse de lui fournir tout ravitaillement.

³⁷ Pour mémoire, le 26 août il est élevé à la pairie en tant que Vicomte Wellington de Talavera et de Wellington.

défensif reposant sur la défense de Lisbonne par la construction de fortifications connues sous le nom de lignes de Torres Vedras. Ce sont des tranchées et des redoutes d'artillerie, grossières certes, mais parfaitement adaptées, que des ruisseaux endigués permettent d'inonder au besoin. Ces lignes sont couvertes par les feux de la *Royal Navy* et au nord un « *no man's land* » est créé par le déplacement de près de 200 000 personnes à l'arrière. Une politique de terre brûlée vient compléter le dispositif.

Les buts de Wellington sont clairs, il veut limiter les pertes anglaises et créer lentement de l'attrition au sein des troupes françaises, tout en se couvrant face à une possible intervention de Napoléon pour renforcer ses maréchaux. Cela lui permet également de réformer l'armée portugaise. La décision de Wellington de se replier en défensive au Portugal mécontente tout à la fois les gouvernements anglais - l'opinion publique souhaitant que les troupes évacuent le Portugal -, portugais et espagnols - tous les deux se sentant délaissés par l'attitude attentiste britannique. Wellington réorganise les forces portugaises en trois entités : l'armée régulière, entraînée avec les sous-officiers britanniques et commandée par 20% d'officiers britanniques ; une milice parfaitement armée et entraînée ; et l'*Ordenança*, la véritable guérilla.

2.2.2 Opérations de consolidation des frontières portugaises

Le maréchal Masséna ayant franchi la frontière à Ciudad Rodrigo et Almeida pour reconquérir le Portugal, Wellington décide de consolider les frontières portugaises en deux phases.

Lors de la première phase, il repousse les troupes de Masséna à Buçaco³⁸ le 27 septembre 1810, mais il est contraint de se réfugier derrière les lignes de Torres Vedras. Cette bataille a été un véritable test pour les troupes portugaises, elle symbolise la régénération de leur armée et la renaissance de leur fierté nationale. La position de Masséna est de plus en plus difficile à tenir, il manque d'effectifs et la stratégie de Wellington de la terre brûlée porte tous ses fruits. Le maréchal français quitte le Portugal sous les coups des alliés, mais les combats d'arrière-garde menés par le maréchal Ney empêchent Wellington d'exploiter cette retraite.

La seconde phase de la consolidation des frontières portugaises consiste à s'emparer des points clés : Almeida, Ciudad Rodrigo et Badajoz. Après avoir repoussé les contre-attaques de Masséna à Fuentes de Oro les 3 et 5 mai³⁹ tandis que le vicomte de Beresford affronte l'armée de Soult à Albuera, Wellington s'empare d'Almeida. Les armées françaises tentent des percées pendant les derniers mois de 1811 sans parvenir à prendre à défaut Wellington. En revanche, les tentatives de siège de Badajoz et de Ciudad Rodrigo avortent sous la menace des troupes de Marmont et Soult, mais également à cause du manque de matériel de siège.

³⁸ Lors de la bataille de Buçaco, Wellington améliore une route qui court sur l'ensemble de la ligne de crête qu'il a choisi de défendre, ce qui lui permet facilement de basculer ses renforts d'un bout à l'autre du front et de faciliter la diffusion des ordres. Il utilise avec efficacité la contre-pente pour protéger ses troupes de l'artillerie et des tirailleurs ennemis.

³⁹ A l'issue de cette bataille, le maréchal Masséna, sanctionné pour avoir perdu le Portugal, est remplacé par le maréchal Marmont.

2.2.3 Wellington et les sièges

Dans la péninsule, Wellington est confronté à la difficulté d'assiéger des forteresses bien défendues⁴⁰. Il déteste les sièges et le fait est qu'il manque cruellement d'artillerie, de matériel de siège et de sapeurs jusqu'en 1813. Wellington devient lui-même ingénieur en chef pour tenter de pallier ce manque.⁴¹ Prenant par surprise les Français qui se préparaient à prendre leurs quartiers d'hiver, Wellington s'empare de Ciudad Rodrigo le 19 janvier 1812. Faisant preuve de magnanimité, il refuse de passer par les armes la garnison rebelle. Mais, cet acte noble peut peut-être expliquer la résistance acharnée qu'il va rencontrer à Badajoz. Ce siège particulièrement sanglant n'aboutit que le 6 avril 1812, grâce aux assauts de diversion qui parviennent à ouvrir une brèche, quand les attaques principales, elles, avaient échoué. Comme tout siège, les pillages et les massacres qui suivent sont féroces, malgré la sévère répression de Wellington. Celui-ci restera profondément marqué par Badajoz⁴² et on estime que ce siège et ses conséquences sinistres ont accru son besoin de tout planifier précautionneusement.

2.3 Tentative de campagne offensive en Espagne - 1812

2.3.1 Utilisation de la guérilla et des troupes espagnoles par Wellington

Une fois Badajoz et Ciudad Rodrigo aux mains des Britanniques, la route de la reconquête de l'Espagne est à nouveau ouverte pour Wellington. Une des principaux défis pour lui est la collaboration avec les troupes espagnoles régulières, mais surtout irrégulières. Correctement organisées, ravitaillées en armes et coordonnées, les unités de guérilla se révèlent particulièrement utiles pour collecter du renseignement et participer au contre-renseignement, mais également pour fixer des unités ennemies loin d'un champ de bataille afin qu'elles ne puissent intervenir en renfort (comme ce sera le cas à la bataille de Salamanque). Ainsi, ils peuvent notamment harceler les lignes logistiques ou s'emparer des courriers ennemis pour couper la communication entre les armées françaises afin de briser leur coordination. La difficulté principale à travailler avec des troupes irrégulières réside dans le fait qu'il faut arriver à les employer tout en évitant qu'elles ne s'engagent trop loin et ne soient décimées par des troupes régulières.

Wellington travaillera tout au long de la campagne à réfréner l'impatience de certains chefs et à les amener à basculer en organisation régulière. De plus, de même qu'il avait réformé avec succès l'armée portugaise, Wellington souhaite accomplir le même travail avec l'armée et le commandement

⁴⁰ Ciudad Rodrigo, Badajoz et Burgos, à la première tentative, sont les seules réelles défaites tactiques de Wellington dans la Péninsule.

⁴¹ WELLER J. (1998). *On Wellington : The Duke and His Art of War*. Londres. Greenhill books. 191 p. p74.

⁴² Ce serait d'ailleurs la seule fois où l'on ait vu le duc de Wellington pleurer. « Après la perte d'une bataille, le plus grand malheur est de la gagner. » Wellington à Lady Shelley, juillet 1816.

espagnol⁴³, ce qui est une condition décisive pour la victoire sur les troupes napoléoniennes. Pourtant, la tâche s'avère bien plus ardue et il n'y parviendra jamais complètement.

2.3.2 Victoire de Salamanque (1812)

Cette nouvelle campagne en Espagne voit très vite Wellington être confronté au maréchal Marmont, tandis que les guérillas maintiennent Soult en Andalousie, Suchet à Valence et que Joseph est quant à lui isolé, ses communications avec les maréchaux étant coupées. Alors que les Britanniques s'emparent de la ville de Salamanque, Marmont manœuvre pour l'effrayer. Tous deux s'engagent alors dans une longue manœuvre de deux jours, dans l'espoir de déborder l'adversaire. Mais découvrant que l'armée française a trop étiré ses lignes, Wellington a l'intuition d'engager le combat le 22 juillet 1812. Il envoie son beau-frère Pakenham charger à la tête de sa division pour enfoncer les lignes françaises, suivie des autres divisions d'infanterie en échelon. La victoire est rapidement britannique malgré une contre-attaque sur son aile gauche qui oblige Wellington à intervenir directement pour la faire manœuvrer et la faire appuyer par l'artillerie. Salamanque est le type même de bataille wellingtonienne au cours de laquelle le futur duc « se donne du mal », s'adaptant au terrain, veillant à limiter ses propres pertes, surveillant constamment les manœuvres adverses, parfaitement résolu quand il décide de tenter sa chance, refusant de déléguer le commandement. Pourtant, une fois encore la victoire n'est pas exploitée car Carlos d'Espagne à qui l'on avait demandé de tenir le pont à Alba de Tormes échoue dans sa mission et laisse fuir les Français.⁴⁴ Elle lui ouvre néanmoins les portes de Madrid le 6 août.

Le choix de s'emparer de la capitale répond plus à un impératif politique que militaire. Il répond ainsi au souhait des gouvernements britanniques et espagnols de s'emparer de cette ville symbolique et espère ainsi être nommé chef de toutes les armées de la Péninsule, condition sans laquelle il ne pense pas être capable de mener une action décisive contre les Français (mais les tergiversations du gouvernement espagnol à ce sujet seront encore longues⁴⁵). Stratégiquement, la position de Madrid est certes centrale et les troupes ont besoin de repos, mais les lignes de communications sont bien trop étendues et on donne ainsi la possibilité aux armées françaises de se regrouper à Valence.

2.3.3 Nouvel échec stratégique

L'armée française du Portugal, à la surprise de Wellington retrouve de la vigueur sous le commandement du général Clausel⁴⁶ et s'empare de Valladolid. Elle peut ensuite soit participer à

⁴³ L'armée espagnole est divisée en six armées régionales avec chacune leur état-major autonome. Il n'y a aucune coordination entre elles et toutes souffrent de problèmes sévères de ravitaillement, d'équipements et de solde.

⁴⁴ Ayant crû que les mouvements des 20 et 21 juillet étaient une retraite des Britanniques, il s'était lui-même replié.

⁴⁵ Le gouvernement espagnol se méfie des britanniques qui peuvent chercher à s'emparer du marché des colonies en Amérique du sud. Wellington pour sa part refuse d'avoir le commandement en chef, s'il n'obtient pas l'autorisation de réformer l'armée espagnole. En 1812, les *Cortes* (parlement espagnol) qui reçoivent davantage de pouvoir grâce à un changement de régime, sont davantage portées à lui laisser le commandement. La décision n'est officiellement prise qu'à la fin de l'année mais les exigences de Wellington n'ont pas été prises en compte.

⁴⁶ Il est remplacé ensuite par le général Souham.

encercler les alliés autour de Madrid, soit s'allier sur l'Ebre à Joseph, Suchet et Soult.⁴⁷ Face à cela, Wellington a trois possibilités : aller frapper une des armées françaises (idéalement celle du Portugal) avec l'ensemble de ses troupes et espérer que l'attaque incite les autres à se replier⁴⁸ ; ou bien n'envoyer qu'une partie de ces forces sur Valladolid et revenir faire face à Joseph et Soult s'ils quittaient Valence pour Madrid ; ou encore consolider ses positions actuelles. Il choisit la seconde option et avec 22000 hommes faiblement équipés (seulement trois canons) se lance à l'assaut de Valladolid dans une attaque coordonnée avec la 6^{ème} armée espagnole. Mais celle-ci ayant des problèmes de ravitaillement ne fournit pas le renfort prévu. Wellington renonce alors à cette attaque et décide d'attaquer Burgos, objectif primordial sur la route pour la France. La décision est une lourde erreur : les moyens de siège sont bien trop limités et l'armée britannique ne dispose toujours pas d'un corps de sapeurs suffisant (les techniques de minages sont particulièrement inefficaces). S'ajoute à cela, après un premier assaut très virulent, un commandement bien trop timoré de la part de Wellington, redoutant certainement des pertes telles qu'il les a connues à Badajoz. Le général Hill et les Espagnols ont pour leur part échoué à cloisonner les autres armées françaises qui menacent à présent d'encercler les Britanniques. En effet, Hill qui n'a pas reçu les renforts promis par le général Ballesteros⁴⁹ voit ses lignes menacées au sud par Soult; Joseph et Suchet s'approchent également de Madrid par l'est. D'autre part, le général Caffarelli, commandant l'Armée du Nord, a renforcé l'armée du Portugal du général Souham La défaite tactique à Burgos se solde ainsi par un nouvel échec stratégique. Wellington prend la décision de se replier à nouveau au Portugal, menacé par Soult, Joseph et Suchet.

Malgré toutes les difficultés rencontrées (notamment en termes de ravitaillement et de coordination avec les Espagnols), les victoires tactiques de Wellington montrent son talent et sa grande capacité d'adaptation face aux maréchaux de Napoléon, notamment à Salamanque. Pourtant sa stratégie de reconquête a échoué une nouvelle fois, elle ne lui a pas permis de vaincre cinq armées à la fois. C'est alors que le futur duc de Wellington choisit d'adapter son système, peut-être grâce à des réminiscences des guerres aux Indes.

Partie 3 Eclosion d'un génie militaire 1813 – 1814

⁴⁷ Wellington est convaincu à ce moment-là que les Français vont se replier derrière l'Ebre malgré les renseignements qui lui indiquent le contraire. Nouvelle dissonance cognitive.

⁴⁸ L'inconvénient majeur de cette option est qu'elle allonge encore considérablement les lignes de communication

⁴⁹ Ce dernier étant trop occupé à s'insurger contre son gouvernement suite à la nomination de Wellington. DAVIES H. J. (1981). *Wellington's wars: The Making of a Military Genius*. New Haven and London. Yale university press. 303 p. p.160 et 166.

3.1. Les conditions du changement de stratégie

3.1.1 Les nouveaux rapports de force

Responsable unique de la manœuvre depuis qu'il est commandant en chef des trois armées, Wellington a enfin des effectifs suffisants pour relancer une opération.⁵⁰ Les Français sont à présent 150 000 répartis majoritairement de Salamanque à la Catalogne et au nord de la Cantabrie. Ce qu'il reste de la Grande armée napoléonienne a entamé la retraite de Russie et l'Empereur ponctionne ces armées en Europe, notamment en Espagne. De plus, l'importante activité de la guérilla espagnole dans le Nord du pays oblige l'Armée du Portugal du général Gazan à renforcer l'Armée du Nord de Cafarelli. Par conséquent, le front faisant face à Wellington se dégarnit considérablement. Cela lui permet de se passer d'une partie des troupes espagnoles mises à sa disposition, qu'il juge peu fiables. Le rapport de force est à présent très largement en faveur des Alliés.

3.1.2 Une logistique qui conditionne la tactique

Jusqu'à présent, les victoires de Wellington contre les Français ont nécessité l'ensemble de l'artillerie et de la logistique. Pour pouvoir transporter l'ensemble de ces chargements, il est nécessaire d'avoir à sa disposition des routes larges et en bon état. Or, la route de Salamanque à la France, passant par Burgos reste le véritable objectif opératif pour les Britanniques. Mais le chapelet de forteresses qui la couvre casse systématiquement l'élan des offensives et donne le temps aux Français de regrouper leurs troupes. Wellington fait alors le choix de revenir aux « *lights and quicks operations* » qu'il avait expérimenté aux Indes, en recherchant une adaptation de la logistique (notamment en allégeant au maximum le paquetage)⁵¹, de la manœuvrabilité (absence totale d'artillerie lourde) et du renseignement (système de plus en plus performant et du personnel de plus en plus nombreux et entraîné). Il fait le choix de se passer au maximum de logistique durant son opération afin d'être le plus léger et rapide possible, prenant même le risque de se couper de ses lignes de communication avec le Portugal pour basculer au plus vite sur une nouvelle base logistique à Santander.⁵²

3.1.3 Un plan gardé secret

Wellington conçoit sa manœuvre dans le plus grand secret. Même ses plus proches officiers sont tenus à l'écart.⁵³ Il décide de passer par la route la plus difficile d'accès (montagneuse, coupée par des cours d'eau, peu cartographiée, ...), c'est-à-dire contourner Burgos par le Nord dans le but de faire la liaison avec Santander, qui sera alors la nouvelle base logistique de l'armée alliée. Le but est de rechercher un

⁵⁰ Néanmoins, dans les faits, les *Cortes* continueront à donner directement des ordres à leurs troupes sans passer par Wellington, dans la crainte que celui-ci ne veuille établir une dictature militaire.

⁵¹ Par exemple, Wellington fait percevoir une tente pour six pour que les soldats se débarrassent de leurs gros manteaux d'hiver ; il échange les gamelles en fer contre d'autres en étain et celles-ci sont portées à dos de mulet, pour que ses hommes puissent emporter plus de ravitaillement.

⁵² A laquelle il faut ajouter une phase logistique intermédiaire à partir de Vigo et La Corogne trois mois avant le début des opérations.

⁵³ Cette mise à l'écart de tous résulte de l'expérience de l'année précédente, lorsqu'à plusieurs reprises des failles dans la sécurité des ordres avaient été découvertes et les plans de Wellington divulgués par la presse britannique.

effet de surprise totale, puis d'attaquer massivement l'ennemi. Wellington fait également le choix de sacrifier son artillerie pour privilégier le transport de ponts flottants⁵⁴, afin de franchir les trois principales rivières. L'artillerie devra suivre la manœuvre par la route principale au fur et à mesure que les forteresses tomberont. Il sait que son succès repose sur trois critères : avoir une armée très peu chargée pour le déplacement ; un renseignement fiable sur le terrain et sur l'ennemi ; la reprise du ravitaillement en atteignant le nord-est de l'Espagne⁵⁵.

3.2 La manœuvre par le Nord

3.1. Phase 1 et 2

Au mois de mai 1813, Wellington lance son opération. La manœuvre de contournement par le nord se décompose en trois phases.

La première phase consiste en une marche en trois colonnes, non par la route principale qu'il avait empruntée en 1812, mais par le chemin le plus difficile, au nord du Douro par les « Tras os Montes » en faisant croire à une attaque sur Salamanque menée par le général Hill. Les officiers britanniques sont eux-mêmes surpris de ne pas attaquer cette ville mais de la contourner. Le Douro est franchi le 30 mai. La surprise est totale, les Français évacuent deux garnisons au nord de Salamanque, Zamora et Toro.

La deuxième phase commence le 10 juin et englobe le contournement de la ville de Burgos. Le but de Wellington est de ne pas affronter une armée française avant d'avoir rétabli ses lignes logistiques, si ce n'est quelques combats avec les arrière-gardes françaises, notamment après la traversée du Pisuerga à Melgar. La grande discipline et la cohésion des troupes britanniques permet de tenir malgré la difficulté de la manœuvre et le ravitaillement qui reste critique jusqu'à la bascule, le manque de nourriture se faisant parfois sentir cruellement. La manœuvre de contournement de Burgos et les défaites des arrière-gardes françaises entraînent un repli des troupes napoléoniennes derrière l'Ebre.

3.2.2 Phase 3 : la bataille de Vitoria

La troisième phase enfin, consiste en la bataille de Vitoria. Wellington décèle que l'armée française qui se replie, fait une halte dans cette région et qu'elle peut être coupée de ses lignes de communications. En effet, elle est positionnée dans une cuvette, entourée de toute part par de hautes crêtes. Wellington choisit une attaque frontale, conduisant lui-même une colonne contre le centre des troupes ennemies pendant que les autres colonnes encerclent les Français de chaque côté. Malheureusement, l'encercllement des Français n'est pas parfait et Wellington ne pourra pas exploiter la bataille par manque de logistique (ses troupes sont affamées) et par un désordre incroyable parmi les

⁵⁴ Ce sont les chevaux tractant l'artillerie qui remplacent les traditionnels bœufs pour tirer les pontons, car ceux-ci passent par de plus petites routes.

⁵⁵ DAVIES H. J. (1981). *Wellington's wars: The Making of a Military Genius*. New Haven and London. Yale university pres. 303 p. p. 175.

soldats et officiers britanniques qui rompent les rangs pour piller les chariots que les Français abandonnent dans leur retraite. La pagaille est telle qu'elle fait dire à Wellington dans un accès de colère « Nous avons dans nos rangs la lie de l'humanité. »⁵⁶

Cette éclatante victoire lui permet néanmoins d'être promu maréchal le 21 juin. Elle est également la conclusion de son système de « *light and quick operation* », qui, bien que choisi pour pallier un problème logistique, se révèle cette fois-ci pleinement efficace en tactique comme en stratégie, à la différence du théâtre des Indes qui l'avait pourtant vu naître. Wellington aura conduit son armée sur plus de 600 km en moins de deux mois, en digne « général des Cipayes » et la retraite française continue⁵⁷.

3.2.3 Les Pyrénées

Le rythme des opérations se ralentit ensuite en arrivant dans les Pyrénées à cause du terrain plus montagneux encore et les forteresses qui nécessitent à nouveau des sièges, tels que Pampelune (qu'il choisit d'affamer) et Saint Sébastien (qu'il préfère prendre d'assaut car contrôlant la route côtière). Les contre-attaques du maréchal Soult pour soulager cette dernière sont contrecarrées dans un premier temps à Sorauren (Wellington quitte alors précipitamment Saint Sébastien pour prendre en main la bataille⁵⁸) et dans un second temps à San Marcial que les Espagnols défendent avec succès.

Le siège de Saint Sébastien s'éternise du 7 juillet au 8 septembre. Wellington met en cause les importantes difficultés à coordonner ses opérations avec la *Royal Navy*, tant en termes de tactique - pour délivrer des feux en appui et pour effectuer un blocus de la côte - que logistiquement - pour fournir le ravitaillement, les munitions et le matériel de siège à Santander.

3.3 La campagne de France : un nouveau changement de rythme

3.3.1. Une « Light and decisive » campagne⁵⁹

La chute de Saint Sébastien ouvre une voie d'invasion en France à Wellington, mais le choix de la stratégie est difficile. D'une part, son gouvernement et ses alliés le presse de poursuivre son élan en attaquant le maréchal Soult, celui-ci s'engageant alors dans une défense dans la profondeur acharnée jusque sur le territoire français. De l'autre, Wellington est aux aguets concernant les nouvelles des batailles en Europe. Il craint un revers si les alliés venaient à signer une paix séparée permettant à Napoléon de basculer à nouveau des forces contre lui. D'autre part, l'Espagne n'est pas entièrement

⁵⁶ Il temporisera ce jugement plus tard en ajoutant à ce commentaire une nuance : « Ce qui est vraiment extraordinaire, c'est tout le parti que nous arrivons à en tirer par la suite. »

⁵⁷ Cette bataille aura également pour conséquence de convaincre l'Autriche d'entrer dans l'Alliance contre Napoléon

⁵⁸ « Si j'avais eu deux minutes de retard, la position entière aurait été perdue. » Wellington au sujet de la bataille de Sorauren.

⁵⁹ DAVIES H. J. (1981) *Wellington's wars: The Making of a Military Genius*. New Haven and London. Yale university press. 303 p. p. 211.

pacifiée, Pampelune et Santoña tiennent toujours tête au blocus britannique ; quant à Suchet, il reste une menace potentielle en Catalogne⁶⁰.

Après une pause opérationnelle, Wellington choisit de s'engager plus avant mais en ne cherchant plus la bataille décisive car il ne la croit plus nécessaire. Son but est de se positionner sur une base d'assaut solide et de planifier très minutieusement une attaque pour s'emparer d'une nouvelle position. Et ainsi de base d'assaut en base d'assaut. A chaque pause, il en profite pour acquérir un maximum de renseignements et cartographier la zone de l'attaque suivante.

Il est à noter par ailleurs que la population locale favorise particulièrement les Britanniques, grâce à la politique de Wellington de vivre le moins possible sur le pays, réminiscence également des Indes. En effet durant toute la campagne péninsulaire, Wellington s'est attaché à se ravitailler en Angleterre ou à créer des marchés locaux, mais surtout à éviter tout pillage, y compris en France⁶¹.

3.3.2 Bidassoa, Nivelle et Nive

Soult va conduire trois défenses successives sur chacune des rivières courant d'est en ouest – Bidassoa, Nivelle et Nive -, tentant à chaque fois de donner un coup d'arrêt à la progression des alliés. Wellington va appliquer systématiquement un principe similaire : la recherche d'une surprise tactique, parfaitement planifiée. Ainsi à la bataille de la Bidassoa le 7 octobre 1813, il fait traverser ses troupes par le passage le plus improbable, l'estuaire. Des locaux l'avaient informé de trois gués utilisables pour le franchir. Soult qui a positionné le gros de ses troupes à l'est de la Rhune est surpris par la manœuvre et ne riposte pas immédiatement.

La lutte est plus acharnée pour s'emparer de la Rhune elle-même, mais les Français refluent sur la Nive. Soult s'appuie alors sur chaque colline et chaque forteresse à sa disposition pour fortifier sa ligne. Grâce à ses grandes qualités d'observateur et d'analyste, Wellington décèle que la faille de cette nouvelle ligne de défense est l'interconnexion entre les différentes redoutes, la chute de l'une d'elle pouvant faire tomber ses voisines. La reddition de Pampelune et les nouvelles d'Allemagne le décide à lancer l'attaque le 10 novembre. Il rompt la ligne de défense des forts par une planification exemplaire et des manœuvres de déception, mais la nuit l'empêche d'exploiter ce succès. Nivelle est tout de même considéré considéré par Wellington comme son plus grand triomphe. « Je vais les battre et avec une grande facilité »⁶² avait-il annoncé et il ne s'était pas trompé.

Puis, du 9 au 12 décembre, c'est autour de la Nive d'être franchie, toujours brillamment mais avec des pertes importantes. Sa planification rigoureuse et son exécution implacable ont permis à Wellington de prendre pied fermement en France en trois mois et trois batailles.

⁶⁰ Cependant, Suchet est fixé efficacement en Catalogne par les troupes espagnoles et envahir le sud-ouest de la France peut constituer une excellente solution pour le couper de ses lignes logistiques.

⁶¹ Manquant de ravitaillement, les troupes françaises allaient jusqu'à piller leur propre pays pour se ravitailler. WELLER J. (1998). *On Wellington : The Duke and His Art of War*. Londres : Greenhill books. 191 p. p.64.

⁶² Propos rapportés par le capitaine Harry Smith. H. G. W SMITH, *Autobiography of Sir Harry Smith, 1787-1819*, Londres, 1910, chapitre 15.

3.3.3 Les derniers soubresauts

Les batailles d'Orthez le 27 février 1814 et de Toulouse le 10 avril marquent la fin de la campagne de France face à Soult. Le maréchal français voit ses troupes ponctionnées en permanence par l'empereur Napoléon⁶³ avec de surcroît une population qui lui est particulièrement défavorable. De même, en contrepartie de l'avancée en France des troupes alliées, Wellington voit ses rangs se clairsemer au niveau des troupes espagnoles et portugaises alors que les tensions entre gouvernements s'accroissent autour des questions du coût de la guerre et de l'autonomie de leurs armées respectives. Il doit tempêter pour obtenir les renforts portugais qui lui sont dûs, alors même qu'il fait le choix de se séparer des troupes espagnoles qui pillent les villages français et lui aliènent la population⁶⁴. Les tensions augmentent également entre le maréchal et son propre gouvernement, à un moment où la diplomatie entre alliés est plus que jamais de mise et où la position britannique ne tient que par le corps expéditionnaire de Wellington.⁶⁵ Une fois encore, ce dernier est confronté au rappel de la subordination du pouvoir militaire au pouvoir politique. Après avoir pris ses quartiers d'hiver, Wellington planifie Orthez et Toulouse comme des batailles qu'il veut plus conventionnelles. Grâce à sa supériorité numérique, il mène de concert le siège de la ville de Bayonne⁶⁶ et l'attaque d'Orthez en février 1814, au cours de laquelle les lignes françaises repoussent vaillamment plusieurs assauts⁶⁷. Il prend le temps d'aller accepter la reddition de la ville de Bordeaux, avant de se lancer à l'assaut de Toulouse le 14 avril. Napoléon signe son abdication le 6 avril, mais la nouvelle ne parvient à Wellington et à Soult qu'après la bataille de Toulouse. Tous deux signent alors la convention de Toulouse le 18 avril, mettant fin à la guerre péninsulaire.

Cette dernière partie de la campagne de la Péninsule ibérique, qui s'achève sur le sol français, met en exergue toute l'ambiguïté de Wellington, meneur d'hommes, tacticien et stratège. Il est un chef de guerre résolu et frappant avec décision l'ennemi, mais très précautionneux dans ses planifications stratégiques comme tactiques (voir flegmatique pour reprendre un terme cher aux Britanniques) ; il n'a pour autre doctrine que celle de toujours contrecarrer celle de son adversaire ; il est un meneur d'hommes strict, arrogant, qui fait respecter une discipline sévère, mais qui reste très soucieux de la vie de ses hommes comme des populations. Sans être un génie de l'art militaire, il est un homme

⁶³ 20 000 hommes de moins au début de l'année 1814.

⁶⁴ Certaines troupes britanniques et portugaises commettent aussi des pillages en France, mais ne reçoivent pas le même traitement. En effet, les pillages espagnols s'ajoutent à une longue liste de griefs entre eux et les Britanniques. La mésentente est à son comble à ce moment-là. De plus les Espagnols sont bien plus craints ayant promis de venger les « atrocités commises par les ennemis de l'humanité », les Français.

⁶⁵ Wellington menace de retirer ses troupes de la campagne si Londres n'appuie pas entre autres sa demande d'autonomie de ses lignes logistiques (le gouvernement espagnol ne lui facilitant pas la tâche à ce sujet) et de positionnement de troupes à Saint Sébastien.

⁶⁶ Le blocus de Bayonne, ville qui sert de base logistique aux Français, est réalisé sur l'Adour grâce à une structure flexible et solide, liant des navires entre eux qui suivent la marée. C'est une véritable prouesse technique pour l'époque.

⁶⁷ Ce n'est que lorsque le général Foy, commandant le centre français, est blessé que les lignes françaises se rompent.

exceptionnellement pragmatique, centralisant à son niveau toutes les compétences et toutes les prises de décision.

Acclamé en héros par les Britanniques, Wellington est fait duc. Il est par la suite nommé ambassadeur en France, puis prend la succession de Lord Castlereagh comme ambassadeur plénipotentiaire au Congrès de Vienne où se joue le sort de l'Europe. Pourtant le 7 mars 1815, la nouvelle tombe : Napoléon s'est enfui de l'île d'Elbe, il reconquiert la France. Les alliés créent une nouvelle coalition et Wellington, fort de son expérience dans la Péninsule, reprend la route des opérations, direction la Belgique, pour commander des troupes disparates (anglaises, hollandaises et allemandes), qui ne disposent pas de l'entraînement de sa précédente armée. En coordination avec Blücher⁶⁸, il prend position sur la frontière franco-belge. Mais malgré les renseignements qui lui parviennent, Wellington préfère suivre son intuition et est persuadé que Napoléon va tenter un débordement par l'ouest. Au contraire, celui-ci va frapper frontalement le 15 juin, à la jonction entre les deux armées alliées. Wellington affronte Ney à Quatre-bras et Blücher, Napoléon à Ligny. Les Prussiens sont défaits et reculent, tandis que les Britanniques tiennent tête aux Français. Le duc de Wellington a fait une erreur stratégique en estimant mal les intentions de son adversaire. Il doit prendre sa revanche au point de vue tactique comme il l'a souvent fait dans ses campagnes précédentes. Il prend alors place sur un terrain dont il a reconnu les qualités défensives un an plus tôt sur le Mont Saint Jean près de Waterloo. Il s'assure de plus que le général Blücher compte tenir sa promesse de le renforcer lors de l'affrontement de l'Empereur Napoléon.

Le 18 juin, Wellington utilise le même système tactique éprouvé dans d'autres batailles : déploiement de l'infanterie sur deux lignes ; mélange des unités anciennes avec celles moins expérimentées pour ne pas avoir de points faibles ; utilisation des contre-pentes ou ordres aux troupes de se coucher pendant les assauts français ; utilisation des carrés face aux nombreuses charges de cavalerie du maréchal Ney ; gestion des unités de réserve pour combler les failles de son dispositif quand sa ligne se rompt. A son habitude, il est toujours là où le danger est le plus important. Par contre, il adapte un peu sa tactique sur deux points : l'utilisation de sa cavalerie en contre-assaut (c'est la première fois qu'il en a suffisamment depuis les Indes, mais celle-ci se fait décimer) et retrait des canonnières derrière les lignes d'infanterie lors des assauts de la cavalerie ennemie en emportant poudre et boulets (ils reviennent une fois l'assaut passé et tirent sur les escadrons faisant retraite). Mais dans l'ensemble, Wellington n'a fait que mettre à l'épreuve face à l'Empereur un système déjà expérimenté. Waterloo

⁶⁸ Les Britanniques espèrent faire contrepoids face aux Prussiens qui voudraient diriger l'ensemble des Etats allemands.

n'est pas le sommet de son art militaire, c'est la confirmation de son efficacité. L'Empereur est vaincu et l'Angleterre garde son rôle déterminant à la table des négociations au Congrès de Vienne.

La victoire revient-elle à Wellington qui a tenu le choc jusqu'à l'arrivée des Prussiens ? Ou à Blücher qui a su tromper le maréchal Grouchy et revenir à temps attaquer sur le flanc les Français ? Le débat demeure. Le duc de Wellington suscite-t-il toujours les controverses : critiqué pour la lenteur des opérations qu'il a menées dans la Péninsule, pour ses erreurs stratégiques et tactiques des Indes à Waterloo, pour son arrogance naturelle... ? Peu importe. Si l'on mesure le génie militaire à l'aune de l'efficacité, alors Wellington est un génie militaire qui par son sang-froid, son pragmatisme, son extrême adaptabilité à la manœuvre adverse, a su remplir ses missions sans faillir. Ce sont ces qualités qui sont à la base même de son art militaire. De même sa volonté de disposer d'un système de renseignement particulièrement performant et sa compréhension globale des enjeux politiques au niveau européen ont été des facteurs décisifs dans la construction de son système de pensée. Napoléon l'appelait le général des Cipayes pour lui signifier son mépris, mais l'ironie du sort fait que c'est certainement grâce à son expérience acquise dans les Indes, grâce à ses succès et ses erreurs, qu'il a pu concevoir la manœuvre de 1813 qui a frappé l'Empire.

Possédant une juste estime de lui-même, il n'a jamais œuvré dans le but de trouver une gloire personnelle, mais il s'est dévoué pour celle de l'empire britannique.

« Ni une fois, ni deux, dans l'histoire de notre île,
le chemin de l'honneur fut celui de la gloire »

Tennyson⁶⁹

⁶⁹ TENNYSON, A. *Ode à la mort du duc de Wellington*, 1852

- Références bibliographiques

DAVIES H. J. (1981). *Wellington's wars: The Making of a Military Genius*. New Haven and London : Yale university press. 303 p.

FLETCHER I. (1999). *Badajoz 1812, Wellington's bloodiest siege*. Oxford : Osprey Publishing.

FLETCHER I. (1998). *Vittoria 1813, Wellington sweeps the French from Spain*. Oxford : Osprey Publishing.

LONGFORD E. (1969). *Wellington, the years of the sword*. Londres : Weidenfeld & Nicolson. 548 p.

MILLAR S. (2006). *Assaye 1803, Wellington's first and bloodiest victory*. Oxford : Osprey Publishing. 96 p.

WELLER J. (1998). *On Wellington : The Duke and His Art of War*. Londres : Greenhill books. 191 p.

- Chapitres d'un ouvrage collectif

ENCEL F. (2008). *L'art de la guerre par l'exemple : Stratèges et batailles*. Paris. Flammarion. 367 p. pages 113-116.

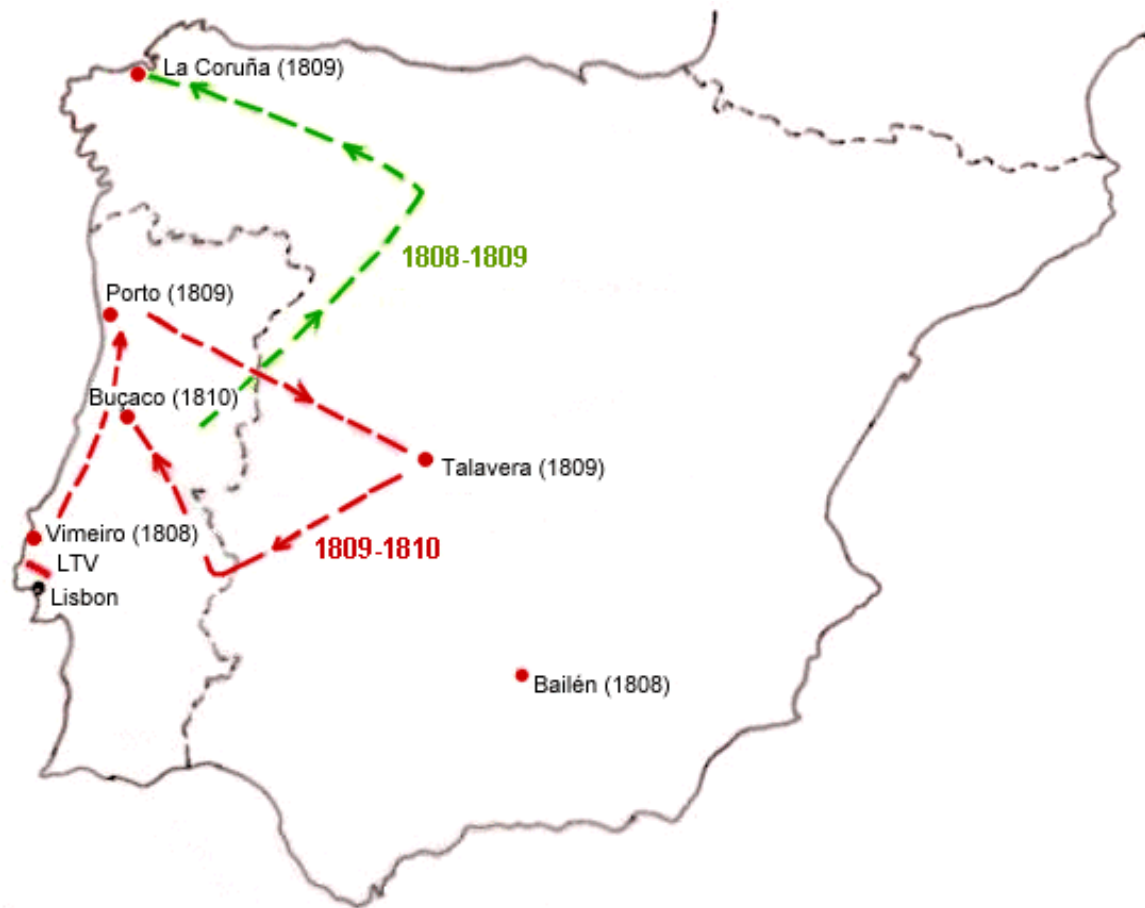
KEEGAN J. (2013) *L'art du commandement*. Paris. Editions Perrin : collection tempus. 580 p. pages 155-268. Titre original : (1987). *The Mask of Command*. Londres. Jonathan Capes.

- Articles

DAVIES H. J. *The Sepoy-general's Inspiration: Wellington's importation of Imperial Military innovation to European warfare*, King's Colledge. London.

Annexe 1

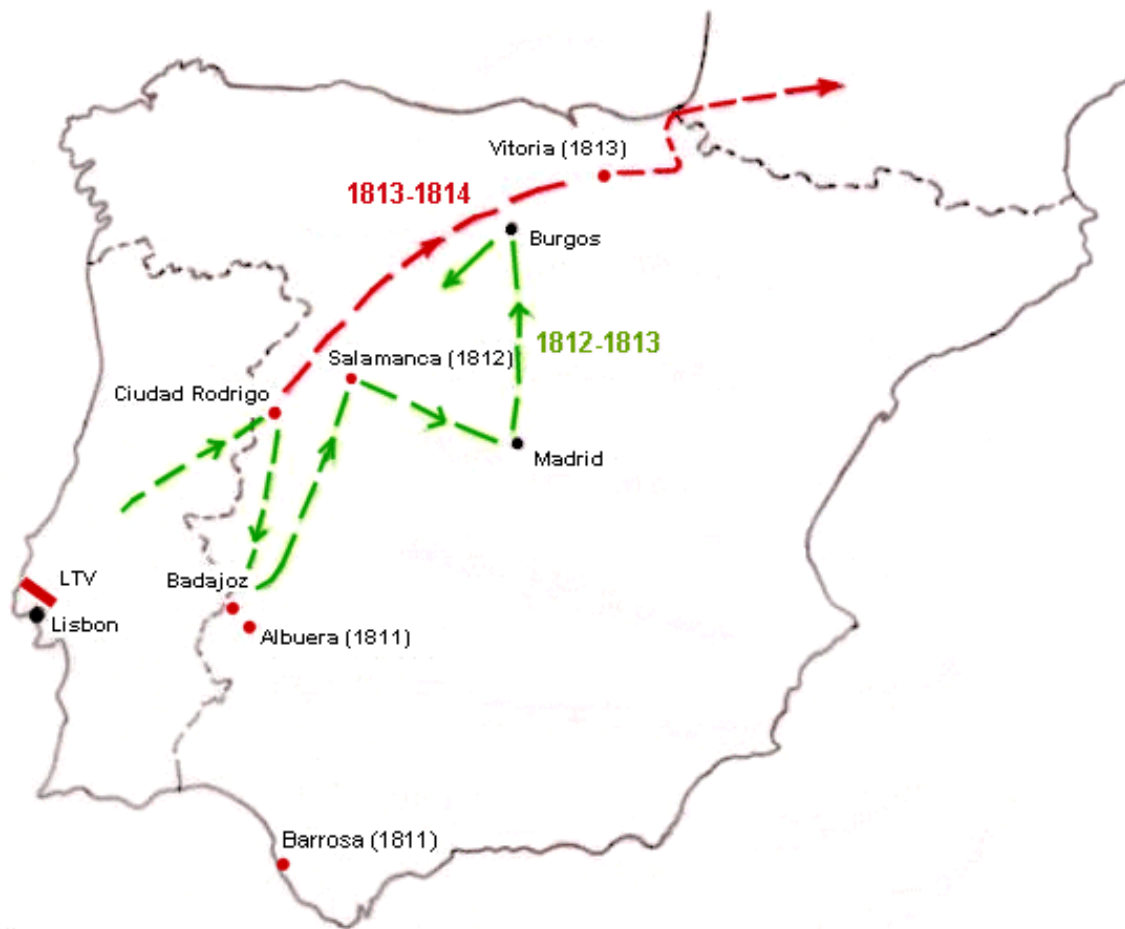
La campagne des Indes:
Les Indes de 1797 à 1805



© Andrew C Jackson 1997-2000

Annexe 3

La guerre de la péninsule : Les campagnes de 1812 – 1814



© Andrew C Jackson 1997-2000